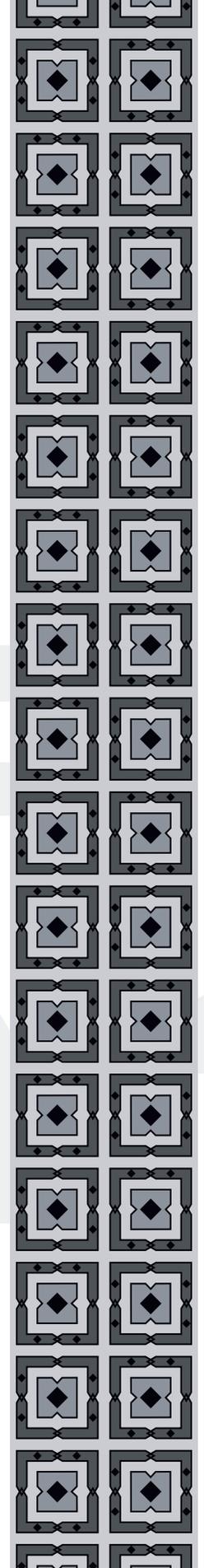






Le Centre William Rappard

DIRIGEANTS, ARTISTES ET ESPIONS



Sur le devant de la scène

S'il est vrai que « l'artiste n'est pas une espèce particulière d'homme, mais chaque homme une espèce particulière d'artiste »,⁴ nombreux sont ceux qui, par leur activité au Centre William Rappard, ont contribué à la riche histoire de l'édifice. Ce chapitre présente une biographie succincte de quelques fonctionnaires qui y ont apporté une contribution particulière, William Rappard, les premiers directeurs du B.I.T. Albert Thomas et Harold Butler, et Eric Wyndham White, Olivier Long et Arthur Dunkel, les trois premiers directeurs généraux du G.A.T.T.

■ **William Emmanuel Rappard** (1883-1958), diplomate et professeur d'histoire économique, est né le 22 avril 1883 à New York, de parents genevois et bâlois. Après sa scolarité à Genève, il étudia le droit, l'histoire et l'économie à Berlin, Munich, Harvard, Paris et Vienne et entra au Bureau international du travail à Bâle. Nommé professeur à l'Université de Harvard en 1911, il fit la connaissance du Président des États-Unis, Woodrow Wilson, et de son entourage. Le Conseil fédéral suisse lui confia la mission de représenter la Suisse dans les pourparlers avec les puissances alliées lors des deux Guerres mondiales, et, en particulier, lors des négociations de paix de 1919 qui ont abouti au Traité de Versailles.

Fort de sa connaissance du droit international et grâce à la neutralité suisse, William Rappard persuada les quatre chefs alliés de

choisir Genève plutôt que Bruxelles ou d'autres villes européennes pour installer le siège de la Société des nations et du Bureau international du travail. Il pensait que les institutions et mouvements internationaux étaient séduits par la « splendeur et le charme du site naturel de Genève, par ses traditions de liberté morale et intellectuelle et par l'indépendance et le caractère peu marqué de son statut politique ». ⁵

William Rappard fut nommé membre de la Commission des mandats de la Société des nations (1920-1924), puis délégué de la Suisse auprès du Bureau international du travail, et, plus tard, de l'Organisation des Nations unies. Durant la Seconde Guerre mondiale, il participe activement aux travaux du Comité international pour le placement des intellectuels réfugiés, créé à Genève en 1933. Professeur d'histoire économique à l'Université de Genève, il enseigne les finances publiques et les relations internationales. Il fut à deux reprises recteur de l'Université de Genève et fonda, avec Paul Mantoux, l'Institut universitaire de hautes études internationales où il enseigna de 1928 à 1955. Il mourut à Genève le 29 avril 1958. Le Centre William Rappard et le chemin William Rappard, à Bellevue, près de Genève, ont été nommés en son honneur.



La Conférence technique préparatoire de l'O.I.T. sur le charbon en janvier 1930. ◀

William Rappard à la réunion du Conseil d'administration du B.I.T. en 1951. ▶



■ **Albert Thomas** (1878-1932), homme politique et premier Directeur du Bureau international du travail, est né le 16 juin 1878 à Champigny-sur-Marne, dans la région parisienne, d'un couple de boulangers. Étudiant l'histoire à Paris, il adhéra au Parti socialiste et défendit les droits de l'homme et les mouvements en faveur de l'enseignement laïc. Pendant la Première Guerre mondiale, il occupa plusieurs postes stratégiques au sein du gouvernement français. À la tête des chemins de fer nationaux, il assura la liaison entre l'état-major et le ministère des Travaux publics. Il fut ensuite chargé d'organiser la production de munitions et fut nommé, en 1916, ministre de l'Armement. Il fit deux voyages en Russie pour coordonner l'effort de guerre sur le front occidental.

Fort de son expérience de la négociation et de la communication avec les travailleurs et les syndicats, Albert Thomas créa, à Paris, l'Association d'étude et de documentation sociale qui publia *L'Information ouvrière et sociale*. Après la guerre, il a représenté les travailleurs français dans les négociations de paix et a joué un rôle important dans l'élaboration de la législation internationale du travail et dans la création de l'Organisation internationale du travail (O.I.T.) par le Traité de Versailles. Élu par les délégués des États membres, des travailleurs et des employeurs, il fut le premier directeur du B.I.T., établi à Genève en 1920 après une courte période à Londres. Pour les membres du personnel, c'était un vrai leader qui « savait écouter les doléances au sujet des salaires, d'un travail ennuyeux ou mal adapté aux capacités ou aux ambitions, ou même des problèmes ou des difficultés domestiques. Il écoutait et donnait des conseils ». ⁶ Après une période d'intense activité consacrée à la mise en place de la structure juridique et organisationnelle du B.I.T., Albert Thomas mourut subitement à Paris, le 7 mai 1932, à l'âge de 54 ans. Il fut enterré au cimetière de Champigny-sur-Marne. Des rues de Paris, de Lyon et d'autres villes portent son nom.

La ville de Genève lui rendit hommage en 1937 en érigeant une statue monumentale de Paul Landowski sur la place Albert Thomas, rue de Lausanne, en face du Centre William Rappard. Cette statue, qui représente des travailleurs de différents métiers et continents, comporte des citations de discours d'Albert Thomas qui résument sa pensée : « Le travail doit être placé au-dessus de toutes les luttes de concurrence, il n'est pas une marchandise. » ■■■



◀ Albert Thomas vint à Genève en 1920 pour prendre la direction du B.I.T. Il fut reçu par Edgar Milhaud, professeur français d'économie politique.

« Dans les premiers temps [lorsque le B.I.T. était à La Châtelaine, où se trouve maintenant le siège du Comité international de la Croix-Rouge], on se plaignait souvent du fait que le B.I.T. était situé en hauteur, à près de 1 kilomètre de l'arrêt le plus proche du tram, qui ne passait pas fréquemment. Albert Thomas décida de se rendre compte par lui-même du bien-fondé de ces plaintes. Un matin, il abandonna sa voiture et son chauffeur pour s'élaner, sous le regard discrètement amusé d'un employé, dans la côte de la Route de Pregny, transpirant abondamment, sur une bicyclette d'emprunt. L'expérience fut concluante et aboutit à la mise en place d'un service d'autobus pour épargner au personnel cette montée fatigante. » ⁷



Le Centre William Rappard

Dirigeants, artistes et espions

« De nombreuses routes, toutes très belles, mènent à Genève. Que l'on longe le lac en venant de Lausanne, à l'est, avec, à droite, la chaîne du Jura couverte de sapins et, à gauche, le magnifique panorama du massif du Mont-Blanc. Que l'on vienne du sud en suivant depuis Chamonix la vallée de l'Arve gris et impétueux, ou que l'on vienne de l'ouest par le défilé de Bellegarde au sortir duquel le Rhône déploie ses courants majestueux. Ou mieux encore, que l'on emprunte la route Napoléon par le nord qui franchit le col de la Faucille et descend en courbes généreuses dans le vaste bassin du Léman [...]. De toutes les splendeurs du monde, aucune ne surpasse le site de Genève. »⁸



Harold B. Butler, vers 40 ans. ►

■ **Harold Beresford Butler** (1883-1951), fonctionnaire international et directeur du Bureau international du travail de 1932 à 1938, fit ses études à Eton et ses premières armes au ministère du Travail britannique. Il participa activement à la création de l'Organisation internationale du travail (O.I.T.) en 1919. Il fut le secrétaire général de la Conférence internationale du travail qui se tint à Washington et qui, grâce à ses talents d'organisateur et à sa vision, fut couronnée de succès. Pendant la Conférence de paix de Paris, il prépara le premier projet du préambule de la constitution de l'O.I.T., et, en 1920, il fut nommé directeur adjoint du B.I.T. par Albert Thomas, auquel il succéda en 1932.

Ses principales attributions de responsabilité au B.I.T. étaient l'organisation, l'administration et les finances internes, et plus particulièrement le recrutement et la gestion du personnel, ce qui n'était pas chose aisée dans la fonction publique internationale et à une époque où le nationalisme régnait. Harold Butler réussit à créer une équipe dévouée et loyale malgré les difficultés inhérentes aux différences de langues, de systèmes et de méthodes de travail, et surtout d'idéologies. En outre, il dut prendre la plupart des décisions importantes pendant la construction et l'extension ultérieure du Centre William Rappard.

Harold Butler devint directeur du B.I.T. en 1932, dans un climat marqué par la Grande dépression, la montée du chômage et l'agitation sociale attisée par la crise financière et économique. Après de longues et difficiles tractations, il renforça l'Organisation en y faisant entrer les États-Unis en 1934, et il prit des mesures pour intensifier les relations avec les autres pays. Il envoya des collaborateurs en mission en Amérique latine, en Asie et au Moyen-Orient, et la première conférence régionale fut organisée à Santiago du Chili en janvier 1936. En 1937, il fit un voyage en Asie et publia ensuite une étude sur les problèmes du travail dans cette région.⁹ Sous son autorité, le Conseil d'administration fut élargi pour inclure sept pays non européens parmi les seize gouvernements représentés à l'O.I.T.

En 1938, Harold Butler démissionna du B.I.T. sous la pression du gouvernement français et devint le premier recteur du Nuffield College, nouvelle faculté de l'Université d'Oxford spécialisée dans les sciences sociales. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il fut nommé commissaire régional en Angleterre et ministre chargé des services



d'information à Washington. Il fut nommé ensuite président de la Ligue européenne de coopération économique et fut membre de la Commission d'investigation et de conciliation de l'O.I.T. en matière de liberté syndicale. Il mourut le 26 mars 1951 à l'âge de 67 ans.

■ **Eric Wyndham White** (1913-1980), économiste, dirigea l'Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce (G.A.T.T.) de 1948 à 1965. Né le 26 janvier 1913 en Angleterre, il fit ses études à Londres et obtint un diplôme d'avocat en 1938. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il entra dans le gouvernement britannique, où il servit au ministère de la Guerre économique.

En 1942, il s'engagea dans la carrière diplomatique et participa aux travaux préparatoires de la Conférence des Nations unies sur le commerce et l'emploi, qui se tint à La Havane (Cuba) en 1947 et qui

devait aboutir à la création de l'Organisation internationale du commerce. Cette dernière ne vit jamais le jour car sa charte ne fut jamais approuvée par le Congrès des États-Unis qui craignait que l'organisation s'immisce dans les affaires économiques intérieures. Cependant, Eric Wyndham White s'employa à mettre sur pied le secrétariat du G.A.T.T. dont il devint le premier secrétaire exécutif le 4 avril 1948. Le 23 mars 1965, il fut élu directeur général du G.A.T.T., poste qu'il conserva jusqu'au 30 avril 1968. Pendant ses mandats successifs, il y eut six cycles de négociations commerciales, dont le Kennedy Round, qui aboutit à de fortes réductions des droits de douane sur les produits industriels.

La réalisation la plus controversée d'Eric Wyndham White fut de doubler le nombre de membres du G.A.T.T. au cours des années 1960, avec l'accession de nombreux pays nouvellement indépendants. Le G.A.T.T., qui était jusque-là un club de pays riches, devint ainsi ■■■

▲ Eric Wyndham White (au centre), David Owen (à gauche) et Abraham Feller (à droite) pendant la Conférence de La Havane sur la charte de l'Organisation internationale du commerce, en mars 1948.



Le Centre William Rappard

Dirigeants, artistes et espions



■■■ une organisation véritablement mondiale. Toutefois, ses détracteurs firent remarquer que, pour contrebalancer l'attrait de la Conférence des Nations unies sur le commerce et le développement (C.N.U.C.E .D.), Eric Wyndham White permit l'admission des nouveaux membres sans exiger la consolidation ou la libéralisation de leurs droits de douane, ce qui allait peser sur le système du G.A.T.T. pendant des années. Cependant, d'après le secrétaire américain au Trésor, Michael Blumenthal, Eric Wyndham White était « un personnage éminent sur la scène du commerce ». « Que ferions-nous sans lui dans les moments difficiles. »¹⁰

Pour son rôle dans le commerce international, Eric Wyndham White a été nommé, en 1968, Chevalier commandeur de l'ordre de Saint-Michel et Saint-George, distinction décernée aux personnes qui ont admirablement servi le gouvernement britannique. Après le Kennedy Round, il quitta le G.A.T.T. Il mourut le 27 janvier 1980 à Ferney-Voltaire (France) à l'âge de 67 ans.

■ **Olivier Long** (1915-2003), juriste et diplomate, directeur général du G.A.T.T., est né le 11 octobre 1915 à Petit-Veyrier (Genève). Après avoir étudié le droit et les sciences politiques, il entra en 1943 au service de la Croix-Rouge internationale à Genève et sillonna l'Europe en guerre pour négocier des échanges de prisonniers. Après la guerre, il entra au gouvernement fédéral à Berne où il occupa des postes aux départements de politique et du commerce et devint, en 1955, délégué du Conseil fédéral pour les accords commerciaux.

En raison de ses relations personnelles étroites avec de nombreux hommes politiques français influents, il servit de médiateur en coulisses entre le gouvernement du général de Gaulle et le Front de libération nationale algérien. Il revient ensuite à la diplomatie commerciale, jouant un rôle important dans les négociations qui aboutirent à la création de l'Association européenne de libre-échange, bloc commercial établi en 1959 par sept pays européens qui ne voulaient pas adhérer au Marché commun, c'est-à-dire à la Communauté européenne des six. Il fut ensuite nommé ambassadeur de la Suisse au Royaume-Uni et à Malte de 1967 à 1968.

Le 5 mai 1968, Olivier Long devint directeur général du G.A.T.T., succédant à Eric Wyndham White. Son action à la tête du G.A.T.T. a été marquée par les plus importantes réductions de droits de douane depuis

◀ Olivier Long pendant le Tokyo Round, le 12 avril 1979.

Arthur Dunkel, lors d'une interview au Centre William Rappard, en 1990. ▶

la Seconde Guerre mondiale. Les représentants des grands pays industrialisés réunis à Tokyo en 1973 donnèrent le coup d'envoi à six années de négociation de libre-échange, appelées Tokyo Round. C'étaient des années difficiles pour les tenants du libre-échange. Lorsque les prix du pétrole ont quadruplé à la fin de 1973, du fait des actions de l'Organisation des pays exportateurs de pétrole (O.P.E.P.), le double choc de la récession et de l'inflation s'est répercuté sur l'économie mondiale. Les monnaies nationales sont devenues particulièrement instables, et, partout, les entreprises réclamaient aux gouvernements une protection contre la concurrence étrangère. Olivier Long réussit à faire en sorte que les pays industriels démocratiques et une vingtaine de pays en développement respectent les engagements qu'ils avaient pris au début des négociations. Outre la réduction de nombreux droits de douane, le Tokyo Round a représenté le plus vaste effort jamais entrepris pour éliminer les autres formes d'obstacles au commerce, comme les contingents et les subventions à l'exportation.

En 1975, Olivier Long décida de faire recouvrir le panneau de Delft d'Albert Hahn Jr. qui se trouvait dans le hall d'entrée du Centre William Rappard, considérant que le texte de la constitution de l'O.I.T. ne convenait pas pour le siège de l'organisation chargée du commerce. Il resta à la tête du G.A.T.T. jusqu'à sa retraite le 30 septembre 1980. Il enseigna le droit international à l'Institut universitaire de hautes études internationales de Genève et publia des ouvrages et des articles d'économie et de science politique. Il mourut le 19 mars 2003.

■ **Arthur Dunkel** (1932-2005), économiste et directeur général du G.A.T.T., est né à Lisbonne le 26 août 1932, de Walter Dunkel et Berthe Lerch. Citoyen suisse, il étudia l'économie et obtint un diplôme de l'Université de Lausanne en 1956. La même année, il entra au secrétariat d'État aux Affaires économiques de la Suisse. Il dirigea



successivement la section des affaires concernant l'O.C.D.E. en 1960, la section de la coopération avec les pays en développement en 1964 et la section de la politique commerciale mondiale en 1971.

En 1973, il fut nommé représentant permanent auprès du G.A.T.T. et délégué du Conseil fédéral pour les accords commerciaux. Il fut directeur général du G.A.T.T. du 1^{er} octobre 1980 au 30 juin 1993. Il présida les négociations commerciales multilatérales du Cycle d'Uruguay, considérées comme la phase la plus novatrice de l'histoire du commerce multilatéral. Arthur Dunkel a consolidé les fondations du G.A.T.T. et ouvert la voie à la création de l'Organisation mondiale du commerce en 1995.

Doué d'un sens prophétique des bouleversements qu'allait connaître l'économie mondiale dans les années 1980, il « poursuivit la réalisation de son programme de négociations du Cycle d'Uruguay pour désamorcer les tensions économiques et politiques qui faisaient grossir les rangs des protectionnistes. Il fit aussi beaucoup pour atténuer l'antagonisme entre le Nord et le Sud en faisant entendre la voix de la majorité silencieuse et en lui donnant les moyens de tirer profit du système tout en y prenant des responsabilités [...]. Le Projet Dunkel, en fin de compte, était ce qui donnait aux Parties contractantes un ancrage, un fil conducteur pour aller jusqu'à un accord [d'Uruguay] final ». ¹¹ Pourtant, le Projet Dunkel fut brûlé en public dans certaines parties du monde, présageant les manifestations qui allaient accompagner les futures conférences de l'O.M.C.

« Son enfance à l'étranger, sa formation et son éducation dans des cultures différentes ont profondément orienté la vision qu'avait Arthur Dunkel du système international. Il était fermement convaincu – et cela devient rare aujourd'hui – que les barrières sont mauvaises et que la meilleure façon de les éliminer est de travailler, de vivre ensemble et d'élaborer des règles fondées sur des valeurs universelles de justice et d'équité. Le pays d'Arthur Dunkel, c'était le monde. [...] Il n'avait pas peur des longues réunions, même nocturnes, et [...] comprenait la nécessité du dialogue, de la discussion, et encore plus de l'écoute ». ¹²

Arthur Dunkel enseigna dans les universités de Genève et de Fribourg où, pendant 25 ans, il fit des conférences sur les négociations internationales. Il reçut des titres honorifiques des universités de Fribourg (1980) et Bâle (1992). Il mourut le 8 juin 2005 à Meyrin (Suisse). ■



Surgis de l'ombre

Les diplomates et les fonctionnaires internationaux qui travaillent dans les bureaux et les salles de réunion du Centre William Rappard sont parfois devenus célèbres dans de tout autres domaines. Plusieurs écrivains, musiciens, peintres, sculpteurs et autres artistes ont fait ou font actuellement partie du personnel des organisations internationales qui ont occupé le bâtiment. Il arrive que leurs œuvres fassent directement référence au Centre William Rappard. En outre, il y a quelques années, des espions ont choisi ce lieu, pour des raisons nationalistes ou moins chevaleresques, pour mener une carrière tout aussi créative dans le domaine des opérations secrètes.

■ **Alice Rivaz** (de son vrai nom Alice Golay, 1901-1998) travailla au B.I.T. pendant plus de 25 ans comme sténodactygraphe, documentaliste et assistante de recherche. Son expérience au B.I.T. lui inspira sa principale œuvre littéraire, *Nuages dans la main* (1940). Le personnage principal du roman, Alain Saintagne, fait partie du personnel du B.I.T. et travaille au Centre William Rappard dans les années 1930. C'est un rêveur qui voudrait rejoindre les volontaires des Brigades internationales dans la guerre civile espagnole, mais décide de ne pas le faire. C'est aussi un poète frustré qui, bien que marié à Madelaine, aime sans retour la belle pianiste Christiane Auberson.

Alain arrive chaque matin dans le bâtiment par le bord du lac. Il décrit son expérience de la façon suivante : « Souvent c'était ainsi qu'il apparaissait, ce bureau : un grand parc planté de vieux arbres, une façade grise qui se cache derrière des branches. Mais lorsqu'on suivait le petit sentier couvert de feuilles mortes – au printemps les scilles et les primevères se pressaient autour des troncs – voilà qu'on débouchait sur un parc d'automobiles, et alors, ce qui sautait tout à coup dans les yeux, ce n'était pas la belle et ancienne demeure bourgeoise qu'on attendait dans un tel lieu, mais bien une grande baraque aussi laide





◀ La septième session de la Commission des industries textiles du B.I.T., en 1966.

Alice Rivaz en peintre paysagiste ▶ à Genève, vers 1940.

qu'une manufacture [...]. La grande demeure administrative qui avait les dimensions d'une usine, autant d'employés, autant de gens, autant de fenêtres alignées dans les façades et les corridors qu'on en trouve dans une usine ».¹³

Cette perception du bâtiment comme une usine triste et déprimante est exacerbée par les déconvenues personnelles du personnage. La vie qu'il mène est très différente de ce qu'il espérait, marquée par une déception amoureuse, un mauvais choix professionnel et le désir d'être artiste plutôt que fonctionnaire international. « Il n'aimait pas du tout entrer par la grande porte, celle qui est flanquée de deux statues représentant la Justice et la Paix – on avait la Justice à sa droite quand on entrait et à gauche quand on ressortait, mais cela pouvait tout aussi bien être le contraire, car les deux femmes de pierre se ressemblaient tant qu'on doutait toujours de leur état civil véritable. »¹⁴

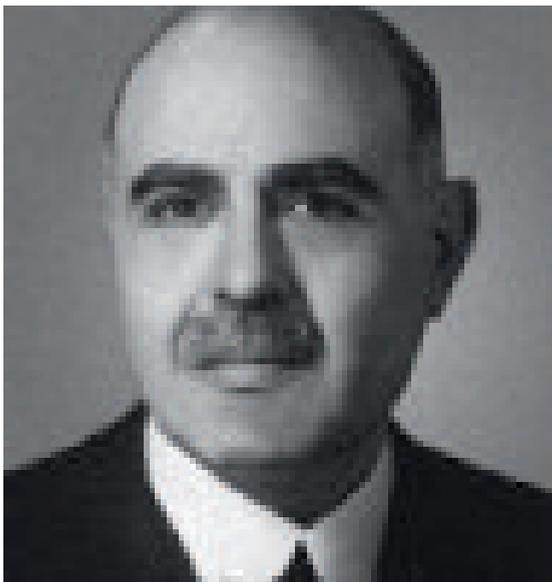
Le bâtiment est une métaphore de l'état d'âme du personnage, le caractère impersonnel des statues sévères placées à l'entrée principale reflétant sa tristesse et sa frustration. Dans la préface de l'édition de 1987, l'auteur explique que, dans les années 1930, « se développait une sorte de mauvaise conscience chez ceux qui grillaient d'envie d'aller se battre pour la cause des républicains espagnols mais qui n'avaient pas le courage moral de démissionner de leur emploi au BIT, où ils étaient ficelés par un contrat de caractère permanent leur assurant la sécurité d'emploi et un salaire leur permettant de subvenir largement aux frais d'entretien d'une famille ». ¹⁵ La femme d'Alain Saintagne, Madelaine, prend la décision d'intervenir pour sauver sa famille. D'une cabine publique de la gare Cornavin, elle appelle le supérieur de son mari, Monsieur Barsac, et l'implore de donner à son mari un travail plus intéressant pour l'empêcher de renoncer à un poste stable et bien considéré. Après cela, Alain Saintagne se sent obligé de rester au B.I.T., et ne peut pas réaliser ses rêves ni changer le cours de sa vie. ■■■





Le Centre William Rappard

Dirigeants, artistes et espions



Albert Cohen en 1949, photo ▲
du dossier du personnel.

■■■ Fille d'un instituteur et homme politique socialiste, Alice Rivaz étudia le piano au conservatoire de Lausanne et prit des cours de dactylographie, en 1921, pour trouver un emploi de bureau. Elle fut recrutée pour une conférence de l'O.I.T. et rejoignit en 1925 les bureaux animés du service de dactylographie, dirigés d'une main de fer par Geneviève Laverrière, que l'on reconnaît sous les traits de la belle et autoritaire Madame Fontanier dans les romans *Comme le sable* et *Le Creux de la vague*. Plus tard, elle devint documentaliste de presse au service des documents.

En 1946, lorsque le B.I.T. quitta le Canada pour se réinstaller à Genève, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, Alice Rivaz travailla d'abord au bureau d'enregistrement du courrier, puis devint assistante de recherche à la section de l'emploi. Mais elle avait hâte de commencer son travail littéraire, comme elle l'écrivit dans son journal : « Bureau : 8 heures ; travail pour le bureau : chaque soir 2 heures minimum ; quatre trajets de tram d'une demi-heure chacun : 2 heures ; trois repas : 2 heures et demie. Total : 14 heures. Comment, dans ces conditions, songer à écrire, ne serait ce que des notes de carnet ? »¹⁶

Elle obtint finalement une bourse et put se consacrer avec succès à sa carrière littéraire et artistique. Elle mourut le 27 février 1998 à Genthod, en Suisse. Une plaque commémorative a été apposée au 5 de l'avenue Théodore Weber, où elle vécut de 1932 à 1992.

■ **Albert Cohen** travailla au B.I.T. de 1924 à 1931, puis de nouveau dans les années 1950. Son chef-d'œuvre, *Belle du Seigneur*, reçut le prix du roman de l'Académie française en 1968. Depuis, ce roman est un succès de vente pour la prestigieuse maison d'édition française Gallimard.

Adrien Deume, l'un des personnages, est un fonctionnaire international indolent. « Enfin, il se redressa, relut le paragraphe à refaire, gémit. Bon, d'accord, on allait s'y mettre tout de suite. — Tout de suite, bâilla-t-il. Il se leva, sortit, se dirigea vers le havre des toilettes, petit passe temps légitime. [...] Il alla se regarder dans la grande glace. Le poing sur la hanche, il s'y aima. Ce complet à petits carrés marron clair faisait vraiment épatant et le veston dessinait bien la taille. Adrien Deume, homme chic, confia-t-il une fois de plus à la glace tout en peignant

La librairie du B.I.T. vers 1937. ►

tendrement ses cheveux lotionnés chaque matin à l'eau de quinine. [...] Félicitations, mon cher. Et maintenant, au boulot, mon petit vieux ! Mais auparavant un coup d'œil sur la *Tribune*, juste pour se tenir au courant. »¹⁷

Albert Cohen entra au B.I.T. l'année de l'inauguration du Centre William Rappard et il revint travailler aux Nations unies après la Seconde Guerre mondiale. Comme pour Alice Rivaz, son expérience professionnelle inspira l'univers romanesque de ses personnages, comme Adrien Deume, Solal des Solal, Ariane et plusieurs autres. Il commença à écrire *Belle du Seigneur* dans les années 1930 mais laissa le livre inachevé. Ce n'est que 30 ans plus tard, en 1968, qu'il fut publié par Gallimard, après avoir été revu et augmenté.

« En règle avec sa conscience, il fit les 100 pas dans le couloir, s'assurant de temps à autre de la décence de son pantalon. Tout à coup, il s'arrêta. Si on le surprenait à se balader, les mains vides, de quoi aurait-il l'air ? Il courut à son bureau, en revint tout essoufflé, un gros dossier sous le bras, ce qui faisait sérieux, occupé. Oui, mais se balader lentement faisait oisif. Il alla donc d'un pas vif d'une extrémité du couloir à l'autre. »¹⁸





Adrien Deume est à l'affût d'une possibilité de promotion sociale. Il épouse une femme de l'aristocratie genevoise, Ariane Corisande d'Auble, que ce jeune fonctionnaire ambitieux et plutôt indolent considère comme un trophée. « Si tu voyais les bureaux des ministères en Belgique, tu te rendrais compte comme c'est chic ici. [...] Ici, c'est une tout autre atmosphère qu'au Bureau international du travail, où les types sont obligés de bosser, enfin, je dis obligés, ils adorent ça, c'est un tout autre milieu, tu comprends, des syndiqués, des gens de gauche. [...] Les fonctionnaires de la SDN étaient bien mieux payés que ceux du BIT qui

arrivaient tous à l'heure, et puis qui bossaient, bossaient. Aucune comparaison. Nous, c'est la vie diplomatique, tu comprends, chérie. »¹⁹

Le secrétaire général adjoint, M. Solal, accorde à Adrien Deume la promotion qu'il convoitait et l'envoie en mission prolongée à l'étranger. Il profite de cette situation pour séduire la belle Ariane, et le couple se lance dans une vie agitée qui finit par devenir ennuyeuse et autodestructrice. Solal perd son poste à la Société des nations et est rejeté par ses amis et anciens collègues à Paris et Genève. Le 9 septembre 1937, les amants se suicident à l'hôtel Ritz de Genève. ■■■

▲ Des scouts en visite au B.I.T., en août 1927.



■■■ Albert Cohen (1895-1981) naquit dans une famille de notables juifs de Corfou (île qui fait maintenant partie de la Grèce). Alors qu'il avait cinq ans, sa famille vint s'installer à Marseille. Il étudia en France et en Suisse et obtint un diplôme de droit à l'Université de Genève (1917). Il acquit la nationalité suisse et devint directeur de la *Revue juive*. En mars 1924, il entra au B.I.T. où il travailla bénévolement dans le bureau d'Albert Thomas. D'octobre 1926 à décembre 1931, il occupa différents postes au B.I.T., notamment à la division diplomatique et à la division du travail indigène, où il était chargé de l'analyse des articles de presse sur les conditions de travail dans les colonies africaines et asiatiques. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, il travailla à Londres comme conseiller juridique du Comité intergouvernemental pour les réfugiés.

Il contribua dans une large mesure à la rédaction de « l'Accord de Londres » du 15 octobre 1946 concernant les titres de voyage des réfugiés, des personnes déplacées et des apatrides. Ce document servit de base au laissez-passer toujours en vigueur délivré par l'Organisation des Nations unies en vertu de la Convention de 1954. Albert Cohen reprit sa carrière au B.I.T. dans la section des migrations. En 1957, il refusa le poste d'ambassadeur d'Israël en Suisse pour poursuivre sa carrière littéraire. Il mourut le 17 octobre 1981 à Genève et fut enterré au cimetière juif de Veyrier (Suisse).

■ Wilfred Benson était un collègue d'Albert Cohen à la division du travail indigène du B.I.T. Cet Anglais connut de graves problèmes avec l'Organisation après la parution de son roman *Dawn on Mont Blanc: being incidentally the tragedy of an aggravating young man*, publié en 1930 par Leonard et Virginia Woolf.²⁰ Comme le raconte Aamir Ali dans un intéressant article sur le livre de Benson, le personnage principal, Roger Maiteland, vient à Veagen (anagramme de Geneva) pour travailler à l'Institut international de la paix raciale, titre désignant de façon à peine masquée la Société des nations et le B.I.T.

L'histoire est celle de la relation entre Roger et une jeune danseuse à laquelle il sauve la vie puis qu'il épouse. Elle décrit « la vie de bureau à l'Institut, qui réunit, du fait de leur travail, des personnes de nombreux pays différents, dont certains s'efforcent de faire comme

◀ Wilfred Benson dans les années 1930.

si le nationalisme était mort en eux tandis que d'autres se montrent beaucoup plus cyniques qu'ils ne le sont normalement ».²¹

Le roman fait une place importante aux penchants nationalistes des personnages, surtout lorsqu'il parle de « la rivalité et de la suspicion réciproque franco anglaises ».²² La direction du B.I.T. et la Société des nations réagirent immédiatement à la publication du livre. Le directeur adjoint, Harold Butler, fit la remarque suivante : « l'aspect le plus regrettable de ce livre [...] c'est qu'il revient avec insistance sur l'animosité qui existe entre les fonctionnaires de nationalités différentes, en particulier entre les Britanniques et les Français ».²³ Harold Butler pensait que si l'on ignorait le livre de Benson, « on ferait croire que les membres du personnel ont le droit d'écrire tout ce qu'ils veulent sur le Bureau et le Conseil d'administration pour autant que cela soit drapé dans le voile transparent de la fiction ».²⁴

Le livre a été considéré comme une grave entorse à la discipline et une erreur de jugement de la part de son auteur qui, le 30 juin 1930, a reçu une lettre de sanction signée par le directeur, Albert Thomas, qui disait : « Ce livre décrit l'atmosphère de la Société des Nations d'une manière si défavorable que cela ne peut être fait que dans le but de jeter le discrédit sur elle. Je considère que, en publiant ce livre, vous avez commis un acte particulièrement répréhensible, et afin de marquer ma réprobation pour le tort manifeste que vous causez au Bureau, j'ai décidé de vous infliger un blâme sévère. »²⁵

L'incident eut cependant peu d'effet sur la carrière de Wilfred Benson qui s'installa à Londres en 1940 et qui fut nommé, quatre ans plus tard, chef du service des territoires dépendants du B.I.T. Il fut ensuite promu au rang de conseiller en 1946, lorsqu'il fut recruté par l'O.N.U. Son œuvre comprend quelques ouvrages spécialisés, tels que *Social Policy in Dependant Territories* (1944) et *A People's Peace in the Colonies* (1943), et des titres antérieurs, comme *The Foreigner in the Family* (1929) et *As you were* (1930).



■ **Le réseau des « trois espions rouges ».** Tout au long de son existence de plus de 80 ans, en temps de guerre comme en temps de paix, le Centre William Rappard a accueilli des représentants de nombreux pays et a été un lieu de rencontre pour toutes sortes de gens de pays différents. Il n'est donc pas surprenant d'apprendre qu'il a été qualifié, à un moment donné, de « nid d'espions ». ²⁶ Ce passé ténébreux a été mis au jour lorsque l'on a découvert des détails sur le réseau d'espionnage soviétique en Suisse pendant la Seconde Guerre mondiale, les *Rote Drei* (les trois espions rouges). La victoire des forces soviétiques sur le front de l'Est a été due pour beaucoup aux renseignements obtenus par la Russie sur les intentions allemandes, qui provenaient en grande partie de ce réseau d'espionnage basé en Suisse.

Selon l'historien Jaci Eisenberg, le réseau fut créé par le cartographe hongrois Sandor Rado (1899-1981) à son arrivée à Genève en 1936 pour fournir à l'Union soviétique des renseignements sur les plans allemands obtenus grâce à des informateurs et à des sources fiables en Allemagne. Les *Rote Drei* comprenaient trois groupes, dont un opérait depuis les bureaux du B.I.T. Ce groupe était dirigé par Rachel Dübendorfer (née Heppner, nom de code « Sissy »), une sténographe d'origine polonaise qui travaillait à la section de langue allemande depuis 1935. Les autres membres de ce groupe étaient Christian Schneider (nom de code « Taylor »), un traducteur allemand entré au B.I.T. en 1926, un juriste lituanien, Alexander Abramson, du service de l'information générale, et sa cousine polyglotte, Hermine Rabinovitch, qui pouvait s'exprimer dans dix langues et travaillait bénévolement au service des coopératives.

Sandor Rado avait pris contact avec Rudolf Rössler, un émigré politique allemand vivant à Lucerne qui disposait de sources sûres en Allemagne, lesquelles fournissaient de précieux renseignements militaires. Lorsque le B.I.T. s'installa au Canada en 1940, Rachel Dübendorfer alla à Berne pour diriger les activités secrètes du groupe Sissy. Christian Schneider et Alexander Abramson restèrent aussi en Suisse. Hermine Rabinovitch alla seule au Canada, où elle fut employée à titre temporaire par le service des coopératives puis comme assistante de recherche. Elle joua un rôle important dans la transmission des fonds entre les agents soviétiques à Ottawa, New York et Genève.

C'est seulement dans les dernières années de la guerre que les Allemands purent identifier les sources et firent pression sur la Suisse pour qu'elle arrête les membres des *Rote Drei*. Sandor Rado entra dans la clandestinité, puis quitta la Suisse pour Paris et Le Caire. Il fut expulsé vers l'Union soviétique où il fut envoyé au goulag jusqu'en 1954. Hermine Rabinovitch démissionna du B.I.T. mais ne réussit pas à entrer aux États-Unis. Elle se rendit à Paris et fut finalement expulsée vers Israël en septembre 1950. Abramson démissionna du B.I.T. en octobre 1947. Les autorités suisses arrêtèrent Rachel Dübendorfer et Christian Schneider le 19 avril 1944, mettant ainsi fin au réseau des *Rote Drei*. ■

▼ Robert Henri Graf, bibliothécaire du B.I.T., en train d'examiner la collection de photos de l'organisation. Il réalisa le catalogue le plus complet des œuvres d'art du Centre William Rappard en 1951.

